

L'effet Beaubourg, la machine Beaubourg, la *chose* Beaubourg — comment lui donner un nom ? Enigme de cette carcasse de flux et de signes, de réseaux et de circuits — ultime velléité de traduire une structure qui n'a plus de nom, celle des rapports sociaux livrés à la ventilation superficielle (animation, autogestion, information, media), et à une implosion irréversible en profondeur. Monument aux jeux de simulation de masse, le Centre fonc-

tionne comme un incinérateur absorbant toute énergie culturelle et la dévorant — un peu comme le monolithe noir de 2001 : convection insensée de tous les contenus venus s'y matérialiser, s'y absorber et s'y anéantir.

Tout autour le quartier n'est plus qu'un glacis — ravalement, désinfection, design snob et hygiénique — mais surtout mentalement : c'est une machine à faire le vide. Un peu comme les centrales nucléaires : le vrai danger qu'elles constituent n'est pas l'insécurité, la pollution, l'explosion, mais le système de sécurité maximal qui rayonne autour d'elles, le glacis de contrôle et de dissuasion qui s'étend, de proche en proche, sur tout le territoire, glacis technique, écologique, économique, géopolitique. Qu'importe le nucléaire : la centrale est une matrice où

s'élabore un modèle de sécurité *absolue*, qui va se généraliser à tout le champ social, et qui est profondément un modèle de dissuasion (c'est le même qui nous régit mondialement sous le signe de la coexistence pacifique et de la simulation de péril atomique).

Le même modèle, toutes proportions gardées, s'élabore au Centre : fission culturelle, dissuasion politique.

Ceci dit, la circulation des fluides est inégale. Ventilation, refroidissement, réseaux électriques — les fluides « traditionnels » y circulent très bien. Déjà la circulation du flux humain est moins bien assurée (solution archaïque des escaliers roulants dans les manchons de plastique, on devrait être aspirés, propulsés, que sais-je, mais une mobilité qui soit à l'image de cette théâtralité baroque

des fluides qui fait l'originalité de la carcasse). Quant au matériel d'œuvres, d'objets, de livres et à l'espace intérieur soi-disant « polyvalent », ça ne circule plus du tout. Plus on s'enfonce vers l'intérieur, moins ça circule. C'est l'inverse de Roissy, où d'un centre futuriste design « spatial » irradiant vers des « satellites » etc., on aboutit tout platement à des... avions traditionnels. Mais l'incohérence est la même. (Qu'en est-il de l'argent, cet autre fluide, qu'en est-il de son mode de circulation, d'émulsion, de retombée à Beaubourg ?)

Même contradiction jusque dans les comportements du personnel, assigné à l'espace « polyvalent » et sans espace privé de travail. Debouts et mobiles, les gens affectent un comportement cool, plus souple, très design, adapté à la « structure »

d'un espace « moderne ». Assis dans leur coin, qui n'en est justement pas un, ils s'épuisent à sécréter une solitude artificielle, à refaire leur « bulle ». Belle tactique de dissuasion là aussi : on les condamne à user toute leur énergie dans cette défensive individuelle. Curieusement, on retrouve ainsi la même contradiction qui est celle de la chose Beaubourg : un extérieur mobile, commutant, cool et moderne — un intérieur crispé sur les vieilles valeurs.

Cet espace de dissuasion, articulé sur l'idéologie de visibilité, de transparence, de polyvalence, de consensus et de contact, et sanctionné par le chantage à la sécurité, est aujourd'hui, virtuellement, celui de tous les rapports sociaux. Tout le discours social est là et sur ce plan comme sur celui du traitement de la culture, Beaubourg est, en pleine